

POUR UNE « HISTOIRE AMBITIEUSE »

Une réponse à nos critiques

David Armitage, Jo Guldi, traduction de Antoine Heudre

Éditions de l'EHESS | « [Annales. Histoire, Sciences Sociales](#) »

2015/2 70e année | pages 367 à 378

ISSN 0395-2649

ISBN 9782200929725

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-Annales-2015-2-page-367.htm>

Pour citer cet article :

David Armitage *et al.*, Pour une « histoire ambitieuse ». Une réponse à nos critiques, *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2015/2 (70e année), p. 367-378.

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pour une « histoire ambitieuse »

Une réponse à nos critiques

David Armitage et Jo Guldi

La longue durée a été intronisée comme l'un des termes phares de la discipline historique dans la section « Débats et combats » des *Annales* en 1958. Fernand Braudel, alors au faîte de sa gloire en tant qu'historien et universitaire reconnu, fut son premier imprésario. Il introduisit la longue durée au cœur d'un théâtre complexe où de nombreux protagonistes – anthropologues structuraux, économistes, linguistes et journalistes – se disputaient les feux de la rampe. Du fait de cette atmosphère de concurrence, les historiens étaient conscients que leur statut n'était pas à l'abri d'une remise en cause. À l'intérieur du grand jeu de pouvoir qui agitait les sciences humaines dans la France de l'après-guerre et dans le monde en général, l'histoire en tant que discipline était contrainte de lutter pour se faire entendre et revendiquer sa place. La longue durée, pensait F. Braudel, pouvait permettre à l'histoire d'unifier des sciences humaines en conflit, dans un contexte de crise généralisée¹.

La longue durée avait déjà une longue histoire en 1958 : la notion était apparue en France au cours du siècle précédent dans des travaux historiques sur le droit de la propriété, des études sur les maladies chroniques ou des descriptions des cycles économiques². F. Braudel réussit à faire du concept l'apanage des

1 - Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, 13-4, 1958, p. 725-753.

2 - Voir, par exemple, Eugène GARSONNET, *Histoire des locations perpétuelles et des baux à longue durée*, Paris, L. Larose, 1878 ; Victor LAMAITRE, *Considérations sur la paralysie générale de longue durée*, Paris, A. Parent, 1879 ; Gaston IMBERT, *Des mouvements de longue durée Kondratieff*, 3 vol., Aix-en-Provence, Pensée universitaire, 1956.

historiens, ce qu'il est resté depuis, nonobstant certains mouvements de flux et de reflux, comme nous le montrons dans notre article. En l'écrivant, nous avons les mêmes objectifs que F. Braudel : diagnostiquer une crise, identifier les moyens d'y remédier et suggérer ce que pourrait être la mission des historiens dans un contexte marqué par des changements radicaux. Comme celui de F. Braudel, notre article était avant tout et surtout « un appel à la discussion ³ ». Nous l'avons délibérément voulu succinct et quelque peu polémique, mais les réactions que l'article a suscitées avant même d'être publié nous ont convaincus que le débat sur les causes de la crise de l'histoire et sur les solutions éventuelles méritait que la réflexion soit prolongée. Nous renvoyons ainsi le lecteur à *The History Manifesto*, dans lequel il trouvera un développement plus complet de nos arguments ainsi qu'un très grand nombre d'études de cas et d'exemples ⁴.

L'article original de F. Braudel ne donna lieu qu'à deux réponses immédiates dans les pages des *Annales* mais nous avons la chance d'en avoir suscité pas moins de cinq ⁵. C'est pour nous un privilège certain de recevoir des réactions si engagées et si stimulantes de la part d'historiens français et américains qui représentent une grande variété de champs disciplinaires. Nous sommes reconnaissants envers Lynn Hunt, Christian Lamouroux, Claire Lemerrier, Claudia Moatti et Francesca Trivellato de s'être penchés avec autant de rigueur sur les questions que nous avons soulevées dans notre article, ainsi que pour leurs analyses critiques et leurs réponses constructives. Nous voulons également remercier la rédaction des *Annales* d'avoir organisé ce débat et de nous donner l'opportunité de poursuivre le dialogue dans la revue, près de soixante ans après que F. Braudel a mis en avant, dans ces mêmes pages, la longue durée comme la contribution des historiens à la résolution de la crise des sciences humaines. Nous laissons aux lecteurs de ce dossier et de *The History Manifesto* le soin de juger si ce débat aura le même effet stimulant sur les historiens d'aujourd'hui ⁶.

3 - F. BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales... », art. cit., p. 753.

4 - Jo GULDI et David ARMITAGE, *The History Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, <http://historymanifesto.cambridge.org>.

5 - Walt W. ROSTOW, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, 14-4, 1959, p. 710-718 ; Witold KULA, « Histoire et économie. La longue durée », *Annales ESC*, 15-2, 1960, p. 294-313.

6 - Pour d'autres réponses en français à *The History Manifesto*, voir Paul BERTRAND, « Autour de 'History Manifesto' », vol. 1, « Une affaire de 'comm' », vol. 2, « Caricaturer ou catalyser ? », et vol. 3, « Les données sont-elles 'le pain de l'historien' ? », *Médiévismes*, 15-17 décembre 2014, <http://www.medievizmes.org/document637.php>, <http://www.medievizmes.org/document641.php> et <http://www.medievizmes.org/document642.php> ; Frédéric CLAVERT, « Jo Guldi, David Armitage, *The History Manifesto* », *Lectures*, 31 décembre 2014, <http://lectures.revues.org/16592> ; Gabriel GALVEZ-BEHAR, « La longue durée, arme de l'historien ? », 8 décembre 2014, <http://ggb.ouvaton.org/spip.php?article51> ; Claire LEMERCIER, « La longue durée : une histoire sans histoire ? » et « L'histoire et ses publics : une question d'historiographie ou de modes de diffusion ? », *Devenir historien*, 1^{er} décembre 2014, <http://devhist.hypotheses.org/2729> et <http://devhist.hypotheses.org/2763>. Pour la liste complète des recensions de *The History Manifesto* et des réactions suscitées, voir <http://scholar.harvard.edu/armitage/publications/history-manifesto>.

Notre analyse du « retour de la longue durée » était large dans sa conception du temps mais volontairement plus modeste en termes d'espace géographique couvert. Comme nous l'affirmons dans *The History Manifesto*, il est peut-être temps pour les historiens d'explorer des formes plus vastes d'histoire transtemporelle, de la même manière qu'ils ont entrepris différentes histoires transnationales⁷. Pour rester concis et précis, nous nous sommes volontairement limités à n'écrire que sur les milieux académiques que nous connaissions le mieux. Néanmoins, nous espérons susciter des réponses de nature comparative de la part d'historiens originaires – et d'historiens travaillant sur – d'autres parties du monde. Nul doute que ce vœu a été exaucé si l'on en juge par les remarques liminaires de C. Lamouroux, éminent spécialiste de la Chine qui travaille sur la dynastie Song (960-1279). Compte tenu des limites que nous nous sommes imposées, il est particulièrement heureux que C. Lamouroux juge notre intervention « sans nul doute bienvenu[e] » et qu'il souhaite la compléter en « élargissant [notre] perspective » en tant que sinologue⁸. C'est un fait souvent méconnu que F. Braudel et l'École des *Annales* ont vigoureusement soutenu les études chinoises. C. Lamouroux fait bien de rappeler le patronage de Marcel Granet ou d'Étienne Balazs. Il note que le soutien de F. Braudel était certainement lié à son intérêt constant pour la reconstruction historique des « civilisations », ces complexes de culture humaine qu'il était nécessaire d'examiner sur la longue durée et non simplement avec le « regard anthropologique » de sa principale discipline concurrente⁹.

C. Lamouroux est conscient, à juste titre, que le concept de civilisation est aujourd'hui largement discrédité, notamment parce que la signification de la longue durée peut varier d'un endroit à un autre, ce qui rend les comparaisons interculturelles trompeuses, voire hasardeuses. Notre intention était que la longue durée offre une perspective critique sur des études historiques dont la portée avait été limitée à des échelles temporelles proches de la durée d'une vie humaine. Le retour de la longue durée pouvait être un moyen de raviver la propension à se tourner vers l'avenir qui a nourri l'écriture historique occidentale pendant près de deux millénaires et qui s'est particulièrement affirmée dans la première moitié du XX^e siècle. Néanmoins, comme le suggère C. Lamouroux, il existe une tension entre ce potentiel réformateur de la longue durée et l'utilisation plus conservatrice, « pesante et paralysante », qui en est faite dans l'histoire de la Chine. Dans ce contexte, la nécessité de « déconstruire la longue durée » est peut-être plus impérative encore que ne l'est celle de la « reconstruire », afin de tordre le cou à l'idée que la Chine a connu une civilisation immobile sans histoire.

C. Lamouroux montre de manière convaincante comment la longue durée rend possible des comparaisons entre différentes communautés d'historiens plus

7 - Pierre-Yves SAUNIER, *Transnational History*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2013.

8 - Christian LAMOUREUX, « Longue durée et profondeurs chronologiques », *Annales HSS*, 70-2, 2015, p. 359-366.

9 - Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, 3 vol., Paris, Armand Colin, 1979, à comparer avec *Id.*, *Grammaire des civilisations*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1987.

qu'elle ne favorise la domination d'un groupe sur un autre. Il illustre également avec clarté l'interdépendance des perspectives courtes et longues lorsqu'il s'agit d'identifier à quelle période étudier des questions telles que l'évolution de l'écologie des régimes hydrauliques ou les longues migrations des cultes entre différentes régions. Quand la longue durée a été associée aux études sur les dynasties et les civilisations, la courte durée a pu représenter une libération permettant à son tour à des interventions plus longues, comme dans *The Great Divergence* de Kenneth Pomeranz, d'émerger d'études plus restreintes, telles que *The Making of a Hinterland State* du même auteur¹⁰. De la même façon, comme le remarque C. Lamouroux, un grand projet numérique tel que la China Biographical Database (CBDB) peut faciliter les recherches parmi les détails de plus de 300 000 biographies individuelles et rendre visible des évolutions à une échelle macro, comme la diffusion du néo-confucianisme, par le biais de l'analyse spatiale des réseaux physiques et personnels¹¹. Ainsi que l'illustrent les exemples cités par C. Lamouroux, le choix de l'échelle de temps ne dépend pas uniquement du problème que l'historien essaie de résoudre. Une telle échelle doit toujours être calibrée en fonction de traditions historiographiques qui diffèrent d'une région à l'autre.

Le dialogue entre les échelles de temps est un moyen d'éviter ce que C. Lemerrier appelle le « caractère manichéen » de notre texte. Elle interprète notre contribution comme une opposition entre les « papillonnages » supposés futiles de l'histoire sur la courte durée et les ambitions plus sérieuses et plus importantes de l'histoire sur la longue durée, destinées à une audience d'universitaire mais aussi à des publics plus larges¹². Nous passons outre les termes quelque peu désagréables avec lesquels elle a interprété notre argumentation. Les preuves citées par C. Lemerrier à partir de revues françaises – dont les *Annales* – et des différentes étapes de la carrière d'un historien – incluant des monographies, des expériences d'enseignement, l'habilitation à diriger des recherches, ainsi que des travaux de synthèse – ajoutent des dimensions importantes à notre analyse. La carrière de nombreux historiens comprend, certes, toutes ces formes de travaux, dont certaines sont contraintes par les exigences liées à l'enseignement, à la promotion (et même à l'autopromotion), mais elles sont chacune destinées à un public différent. Un amphithéâtre rempli d'étudiants et un jury de thèse n'ont pas les mêmes attentes, pas plus qu'ils ne formulent les mêmes jugements. De la même façon, une thèse d'habilitation et un travail de synthèse ne s'adressent pas aux mêmes lecteurs.

10 - Kenneth POMERANZ, *The Making of a Hinterland: State, Society and Economy in Inland North China, 1853-1937*, Berkeley, University of California Press, 1993; *Id.*, *The Great Divergence: China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

11 - China Biographical Database Project, <http://isites.harvard.edu/icb/icb.do?keyword=k16229>; Peter K. BOL, « GIS, Prosopography, and History », *Annals of GIS*, 18-1, 2012, p. 3-15.

12 - Claire LEMERCIER, « Une histoire sans sciences sociales ? », *Annales HSS*, 70-2, 2015, p. 345-357.

Notre principale préoccupation demeure de savoir comment redonner à l'histoire la place qui lui revient parmi les sciences humaines qui comptent, ainsi que dans la sphère publique : cela ne peut se faire en écrivant uniquement pour les autres historiens. Nous souscrivons totalement à l'argument de C. Lemerrier selon lequel les publications en libre accès sont un moyen essentiel – bien que ce ne soit pas le seul – de toucher des publics en dehors du monde académique. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons souhaité que *The History Manifesto* soit d'abord publié en libre accès et qu'il reste ensuite accessible en téléchargement gratuit¹³. De manière tout aussi importante, il faut mettre en perspective les résultats des recherches conduites sur des courtes durées dans le contexte de questions plus larges, d'échelles de temps plus étendues et même de problèmes liés aux politiques publiques. En cela, nous n'avons pas mal interprété F. Braudel (comme le suggère C. Lemerrier) en s'appropriant sa conception de la longue durée à d'autres fins, mais nous avons utilisé de nouvelles méthodes et des corpus de données qui n'étaient pas disponibles auparavant.

F. Braudel lui-même voulait réagir face aux pressions de son époque. Il était lui aussi ouvert aux nouvelles techniques, notamment les méthodes computationnelles, de même qu'il était toujours à la recherche de nouveaux corpus de données. Mais sa démarche ne se limitait pas à promouvoir le dialogue entre historiens. Comme il l'écrivait dans la préface de *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* : « L'histoire n'est peut-être pas condamnée à n'étudier que des jardins bien clos de murs. Sinon ne faillirait-elle pas à l'une de ses tâches présentes, qui est aussi de répondre aux angoissants problèmes de l'heure, de se maintenir en liaison avec les sciences si jeunes, mais si impérialistes de l'homme ? Peut-il y avoir un humanisme actuel [...] sans histoire ambitieuse, consciente de ses devoirs et de ses immenses pouvoirs¹⁴ ? » Nous ne pensons pas que C. Lemerrier serait en désaccord avec cette approche. De fait, les récents exemples d'histoire sérielle qu'elle cite dans sa réponse illustrent tout à fait l'ambition dont F. Braudel parlait. Nous pouvions difficilement couvrir en un seul article tous les types de travaux de recherche agrégative conduits actuellement : l'enquête de C. Lemerrier sur les différentes études statistiques, se rapportant à des échelles de temps à la fois courtes et longues, est un complément utile à notre brève analyse des bénéfices potentiels de l'analyse numérique de vastes corpus textuels¹⁵.

Nous maintenons qu'une telle analyse présente des avantages spécifiques, les plus importants étant de permettre de questionner la périodisation et d'être en mesure de démontrer des évolutions institutionnelles sur la durée. La lecture distante, ainsi conçue, joue bien un « un rôle probatoire », comme l'écrit

13 - Pour une argumentation plus approfondie en faveur de la publication en libre accès dans le domaine des humanités et des sciences sociales, voir Martin Paul EVE, *Open Access and the Humanities: Contexts, Controversies and the Future*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, <http://ebooks.cambridge.org/ebook.jsf?bid=CBO9781316161012>.

14 - Fernand BRAUDEL, « Préface », in F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, p. XIV.

15 - Dan EDELSTEIN, « Intellectual History and Digital Humanities », *Modern Intellectual History*, 12-1, 2015, <http://dx.doi.org/10.1017/S1479244314000833>.

C. Lemerrier, qui à son tour oblige les historiens à questionner la façon dont les archives numériques ont été organisées, dans quels buts et selon quelles contraintes¹⁶. Ces compilations ne tendent pas nécessairement à surreprésenter les groupes qui ont eu le privilège de s'exprimer dans les sources imprimées : les historiens sociaux pratiquent depuis longtemps une lecture en creux de ces sources et une collection en ligne telle que « The Proceedings of the Old Bailey, 1674-1913 » montre bien comment un gigantesque corpus numérique peut corriger le biais en révélant un chœur de voix prolétariennes¹⁷. Une autre base de données sur la vie à Londres, « London Lives (1690-1800) », inclut près de 250 000 manuscrits, de quoi exaucer le rêve de C. Lemerrier d'un rapprochement entre différents types de sources, semblable à celui dont elle vante les mérites (et nous aussi) dans *Le capital au XXI^e siècle* de Thomas Piketty¹⁸. L'affirmation de C. Lemerrier selon laquelle notre article reposerait sur une présumée dichotomie est également infondée. Elle a cependant raison de craindre que la lecture distante puisse encourager une certaine naïveté, voire de la paresse, et nous souscrivons à ses mises en garde. Répétons-le, notre but était d'encourager un usage critique des méthodes historiques, qui pose des questions, cherche à y répondre et reste prudent quant à ses propres résultats. Les leçons de la première vague d'histoire quantitative des années 1960 ont été tirées¹⁹. Ses échecs patents ne doivent pas conduire les historiens à s'enfermer à nouveau dans leurs « jardins bien clos de murs²⁰ ».

Les outils numériques doivent plutôt être conçus comme une nouvelle forme de philologie : ils n'impliquent pas, en soi, une indifférence envers l'historicité des catégories. L'analyse numérique, au moyen des outils qui sont aujourd'hui à notre disposition, est une technique à manier avec la même prudence scrupuleuse que toute autre méthode historique : « Les macroscopes fonctionnent donc comme des stimulants intellectuels, permettant de proposer des hypothèses sur la longue durée, en fondant celles-ci sur des caractérisations spatiales, institutionnelles, discursives et temporelles que l'historien peut entremêler en un riche contexte sur lequel son travail archivistique peut venir s'appuyer²¹. » Il sera toujours indispensable d'effectuer des allers-retours entre « différentes temporalités » et perspectives, entre la longue durée et la courte durée, le zoom et le grand angle. Nous n'avons pas voulu suggérer le contraire. Nous avons simplement choisi d'introduire une force polémique pour rappeler à nos collègues que le dialogue et l'intégration sont nécessaires. De nombreux historiens semblent avoir oublié que la longue durée est l'une des temporalités essentielles du travail historique, peut-être parce que « c'est vers l'histoire courte que va d'instinct leur préférence²² ».

16 - C. LEMERCIER, « Une histoire sans sciences sociales ? », art. cit., p. 350-351.

17 - « The Proceedings of the Old Bailey, 1674-1913 », <http://www.oldbaileyonline.org/>.

18 - « London Lives, 1690-1800 », <http://www.londonlives.org/>.

19 - Claire LEMERCIER et Claire ZALC, « Le sens de la mesure : nouveaux usages de la quantification », in C. GRANGER (dir.), *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XXI^e siècle*, Paris, Autrement, 2013, p. 135-148.

20 - F. BRAUDEL, « Préface », art. cit., p. XIV.

21 - David ARMITAGE et Jo GULDI, « Le retour de la longue durée : une perspective anglo-américaine », *Annales HSS*, 70-2, 2015, p. 289-318, ici p. 316.

22 - F. BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales... », art. cit., p. 751.

Le « sens et l'intérêt » de la longue durée sont des préoccupations centrales de la réponse, vaste et objective, de F. Trivellato. Comme L. Hunt, F. Trivellato reconnaît l'existence d'une « crise » dans les humanités²³. Cette dernière est peut-être plus patente aux États-Unis qu'en France, par exemple, mais leurs remarques confirment que l'urgence qui nous a poussés à écrire notre article ainsi que *The History Manifesto* n'était pas hors de propos. Les dimensions de cette crise sont multiples, notamment l'effacement des historiens de la sphère de la politique publique et la désaffection des étudiants pour l'histoire. F. Trivellato a certainement raison d'ajouter certains facteurs d'analyse que nous n'avons pas pris en compte, comme la « médiatisation de tous les domaines de la vie publique » et l'invasion croissante de la finance dans ces sphères, en particulier dans le domaine politique²⁴.

Nos collègues des départements d'économie ont réagi à ces développements de manière plus agile que les historiens. Forts de l'assurance propre à une discipline sûre d'elle-même, d'un consensus méthodologique fermement établi et d'une alliance solide avec le monde de la finance et de l'administration publique, ils sont parvenus à s'assurer, depuis plusieurs décennies, une place de choix dans le débat public²⁵. D'après un ensemble d'indicateurs, mentionnés dans les archives du *New York Times*, les économistes ont commencé à prendre l'ascendant sur les historiens dans les années 1930, plus tôt que nous ne le suspicions. Le déclin des chercheurs en histoire est devenu particulièrement frappant au tournant du XXI^e siècle²⁶. À la lumière de ces faits ainsi que d'autres données similaires relatives au milieu universitaire, F. Trivellato partage notre analyse, à savoir que le problème auquel font dorénavant face les historiens – à tout le moins les historiens anglophones – est de trouver le moyen de regagner une part de la prédominance dont notre profession a pu jouir, tout en reconnaissant également que nous ne disposons pas des avantages acquis par certaines disciplines mieux organisées comme l'économie. La question est donc celle que posait déjà Lénine : que faire²⁷ ? Nous avons largement insisté sur le fait qu'un retour de la longue durée permettrait aux historiens de réintégrer le débat public (et, par voie de conséquence, de redonner aux étudiants l'envie de fréquenter les cours d'histoire). F. Trivellato remarque que certains récits de longue durée rencontrent – peut-être pour de mauvaises raisons – un écho auprès d'un public plus large, notamment ceux qui promeuvent la supériorité de l'Occident ou le prétendu « choc des civilisations ». Il s'agit là d'exemples

23 - Pour une analyse d'une « crise » antérieure, voir Gérard NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.

24 - Francesca TRIVELLATO, « Un nouveau combat pour l'histoire au XXI^e siècle ? », *Annales HSS*, 70-2, 2015, p. 333-343, ici p. 336.

25 - Marion FOURCADE, Étienne OLLION et Yann ALGAN, « The Superiority of Economists », *MaxPo Discussion Paper* 14-3, novembre 2014, http://www.maxpo.eu/pub/maxpo_dp/maxpodp14-3.pdf.

26 - Justin WOLFERS, « How Economists Came to Dominate the Conversation », *The Upshot (The New York Times)*, 23 janvier 2015, www.nytimes.com/2015/01/24/upshot/how-economists-came-to-dominate-the-conversation.html.

27 - Knox PEDEN, « What Is to Be Done ? », *Los Angeles Review of Books*, 18 février 2015, <http://lareviewofbooks.org/review/done/>.

de ce que nous avons appelé dans *The History Manifesto* la « *dirty* » longue durée – c'est-à-dire des récits historiques sur le long terme reposant sur le présupposé que la nature des communautés humaines est immuable et que les collisions entre ces communautés sont récurrentes et inévitables²⁸. Au contraire, F. Trivellato prend vigoureusement la défense des études portant sur des périodes restreintes car elles permettent de désamorcer ces métarécits aussi persistants que peu judicieux et contribuent souvent à remettre en cause des histoires nationales bien établies.

Il est difficile de ne pas souscrire aux exemples cités par F. Trivellato – en particulier s'agissant des brillants travaux de David Herlihy et Christiane Klapisch-Zuber, Robert Paxton, Benny Morris ou Jan Gross –, mais nous voulons souligner à nouveau deux caractéristiques de l'histoire sur la longue durée, qui peuvent toujours enrichir, et non remplacer, des études plus focalisées. La première est la passerelle rhétorique que les histoires sur la longue durée peuvent bâtir entre les universitaires et les lecteurs non spécialistes, en expliquant et en replaçant dans un contexte spatial, temporel et social plus large des périodes ou des épisodes spécifiques. La seconde, et peut-être la plus essentielle du point de vue de sa capacité transformative, est le pont entre le passé et le présent qui permet d'accéder aux continuités et aux ruptures, ainsi qu'aux passés multiples dont nous retrouvons la trace jusque dans notre présent²⁹. L'absence de ces ponts est peut-être une des raisons pour lesquelles les étudiants de *big history* et de *deep history* ont entrepris des recherches historiques fondées sur des échelles archéologiques et cosmologiques. Nous n'allons pas jusqu'à ces extrêmes dans nos recommandations mais nous avons appelé à une fusion de la courte durée et de la longue durée, et à un dialogue entre le passé et le présent, qui ne néglige pas de regarder vers l'avenir³⁰.

« Le sens et l'intérêt » de la longue durée se trouvent dans les engagements éthiques sur lesquels repose notre travail d'historien. Le développement de l'histoire en tant que discipline semi-scientifique au cours des XIX^e et XX^e siècles a mis l'accent sur la responsabilité de l'historien envers le passé, et souvent envers le seul passé, le présentisme apparaissant comme l'un des pires péchés qu'un historien professionnel puisse commettre³¹. Cette vision des choses a aussi eu pour effet de détourner les historiens de leur responsabilité envers l'avenir, pourtant caractéristique de leur démarche pendant des millénaires³². Pour remédier à certaines des conséquences non souhaitées de ces évolutions, nous sommes prêts à souscrire au plaidoyer de F. Trivellato en faveur d'une « symbiose » entre la longue durée et d'autres conceptions du temps et nous insistons auprès des historiens pour qu'ils n'oublient pas leurs engagements croisés envers le passé, le présent et le futur.

28 - J. GULDI et D. ARMITAGE, *The History Manifesto*, *op. cit.*, p. 28-29.

29 - David ARMITAGE, *Civil War: A History in Ideas*, New York, Alfred A. Knopf, 2016.

30 - Serge GRUZINSKI, *L'histoire, pour quoi faire ?*, Paris, Fayard, 2015.

31 - François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éd. du Seuil, 2003.

32 - Reinhart KOSELLECK, « *Historia Magistra Vitae*. Über die Auflösung des Topos im Horizont neuzeitlich bewegter Geschichte », *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1979, p. 38-66.

C'est ce qu'Hayden White appelait, il y a près de cinquante ans, « un historicisme réaliste [...] utilisé pour effectuer une transition éthiquement responsable entre le présent et le futur³³ ». Les historiens ont la tâche de reconstruire le passé dans son éloignement et son étrangeté, mais nous devons aussi nous demander quel intérêt de telles reconstructions ont pour différents publics, universitaires ou plus larges, nous interroger également sur ce que peuvent apporter nos travaux alors que se profile à l'horizon un futur sur lequel pèse la menace combinée du changement climatique, de l'instabilité économique, de la crise des ressources et d'autres difficultés, dont la gestion revient généralement à des organisations nationales et internationales dépourvues de perspectives historiques.

Comment introduire de telles perspectives dans les discussions et les débats sur ces questions demeure un casse-tête³⁴. L'histoire est par essence une discipline « holiste, incertaine et éclectique³⁵ ». F. Trivellato remarque judicieusement que le « pluralisme méthodologique » de notre discipline constitue tout autant une bénédiction qu'un fléau, le « cœur aussi bien de la crise que de la vitalité de l'écriture historique »³⁶. La diversité pourrait également être un des facteurs expliquant pourquoi les historiens ont renoncé à leur influence publique au profit d'autres universitaires comme les économistes : ces derniers préfèrent la parcimonie alors que nous affectionnons la profusion et, tandis que nous offrons de la complexité, les économistes font œuvre de la simplicité à laquelle les décideurs politiques aspirent. Le fait de reconnaître que ce qui rend la profession d'historien si créative pourrait aussi être à l'origine de son malaise est à la fois encourageant et inquiétant : encourageant, car cela suggère une vitalité continue de la discipline et l'aptitude des historiens à se prémunir contre l'instrumentalisation, mais aussi potentiellement inquiétant, car cela dénote une anxiété croissante à propos de ce que nous appelons, dans *The History Manifesto*, « le futur public du passé³⁷ ». Quel rôle peuvent jouer l'histoire et les historiens dans un monde où le court-termisme est désormais la norme ?

« Aucun », semble être la réponse de C. Moatti à cette question. Lorsqu'elle reconnaît que l'historien de la longue durée « est tenu de produire des travaux utiles pour mieux enseigner, répondre à la demande des institutions ou réformer la société », elle ne fait que tourner en ridicule l'idée même selon laquelle les historiens pourraient façonner le futur ou jouer un quelconque rôle dans le débat public³⁸. C. Moatti a certainement raison de mettre en garde les historiens, comme

33 - Hayden WHITE, « The Burden of History », *History and Theory*, 5-2, 1966, p. 111-134, ici p. 132.

34 - Pour une discussion approfondie et pratique des défis et des opportunités du point de vue britannique, voir Virginia BERRIDGE, « History Matters ? History's Role in Health Policy Making », *Medical History*, 52-3, 2008, p. 311-326.

35 - Hugh Stretton, historien australien, cité dans Tom GRIFFITHS, « History and the Creative Imagination », *History Australia*, 8-3, 2009, p. 1-16, ici p. 11.

36 - F. TRIVELLATO, « Un nouveau combat pour l'histoire... », art. cit., p. 343.

37 - J. GULDI et D. ARMITAGE, *The History Manifesto*, op. cit., p. 117-125.

38 - Claudia MOATTI, « L'e-story ou le nouveau mythe hollywoodien », *Annales HSS*, 70-2, 2015, p. 327-332, ici p. 330.

les autres universitaires, contre le danger qu'il y aurait à être cooptés par les institutions politiques qu'ils ont la responsabilité de critiquer, mais ce danger est loin de ne concerner que les seuls chercheurs s'intéressant à la longue durée. Elle a aussi raison de faire la distinction entre « vulgarisation et recherche ». L'érudition doit étayer les efforts de tous les historiens pour traduire leurs travaux en termes compréhensibles par un public plus large. Cependant, aucun cordon sanitaire ne saurait empêcher que les problèmes contemporains ne déterminent, consciemment ou inconsciemment, les programmes de recherche. C'est précisément pour ces raisons que, comme F. Braudel, nous pensons que l'histoire est une science humaine *critique*, et non pas le valet du pouvoir ou une simple forme de divertissement.

Les comparaisons satiriques de C. Moatti entre notre propos et Hollywood sont assez malheureuses, puisqu'elle semble dénier à la recherche historique une quelconque motivation autre que la simple expression de la *curiositas*. Cette version de l'art pour l'art est une justification étrangement rétrograde que ceux d'entre nous qui travaillent dans des parties du monde touchées par la crise actuelle des humanités ne peuvent que trouver dangereusement complaisante et loin de la réalité. C. Moatti pense que notre argument en faveur du retour de la longue durée est prescriptif, et même normatif. Bien qu'elle affirme trouver nos nombreuses citations hâtives (*unreflective*) et peu convaincantes, nous les avons soumises à nos lecteurs pour montrer que la longue durée était déjà de retour et que les historiens, dans de nombreux champs (histoire intellectuelle, histoire religieuse, histoire environnementale, histoire économique et divers autres domaines), posaient déjà de nouvelles questions et proposaient des récits couvrant des périodes allant de deux siècles à deux millénaires. Notre but n'était donc pas prescriptif : en effet, il ne s'agissait pas pour nous d'encourager nos collègues historiens à suivre une voie dans laquelle aucun d'entre eux ne s'était jamais engagé, mais plutôt de pousser d'autres professionnels – en particulier les jeunes universitaires – à suivre avec F. Braudel la trace de l'« histoire ambitieuse³⁹ » sur des chemins déjà parcourus par ces pionniers.

Il n'est guère difficile de comprendre ce à quoi C. Moatti s'oppose. Ses ennemis se nomment positivisme, scientisme et vulgarisation. À la différence de C. Lamouroux et de C. Lemerrier, les données sérielles n'ont pour elle pas leur place dans les sources que les historiens peuvent utiliser. Elle nourrit une suspicion envers les outils numériques. Elle semble mépriser tout ce qui pourrait impliquer une forme d'accessibilité ou de pertinence de la recherche historique. Tout argument ou tendance qu'elle désapprouve est automatiquement condamné comme une « idéologie » et doit être écarté de manière péremptoire. Elle est aussi systématiquement allergique à quelque *big thought* que ce soit. Quant à ce qui trouve grâce à ses yeux, cela est moins clair : faire preuve de « pensée critique » et de curiosité, mélanger la « synchronie » et la « diachronie », être humblement modeste et s'abstenir de l'engagement public et de l'autopromotion pratiqués par les historiens. C'est là une stratégie qui manque singulièrement d'attrait et tout simplement de pragmatisme. À vrai dire, le refus de C. Moatti de trouver le moindre mérite à la

contribution positive de l'érudition aux débats publics plus larges serait, dans bien des endroits du monde, fatal à l'ensemble des humanités, et pas seulement à l'histoire en tant que discipline.

Si C. Moatti répond à notre propos en posant de manière détachée et faussement perplexe la question « Une crise ? Comment ça ? », Lynn Hunt nous répond de manière plus productive avec la question suivante : « Une crise ? Quel genre de crise ? » Elle partage notre sentiment (et celui de F. Trivellato) que l'histoire a effectivement besoin d'être activement défendue en ce moment et que les inquiétudes actuelles concernant sa vitalité sont liées à des causes profondes⁴⁰. L. Hunt remet en cause certaines de nos données sur la tendance court-termiste. La figure 1 – le *ngram* sur « *more and more about less and less* » – avait pour but d'illustrer l'origine des inquiétudes au sujet de la spécialisation, au départ dans les sciences, et non de manifester notre angoisse à propos de l'hyperspécialisation dans l'histoire seulement. Cependant, le second *ngram* – sur les utilisations de « *short-termism* » – a bien pour objectif de discerner un raccourcissement des échelles temporelles, qui est pour nous un nouveau motif d'inquiétude. Enfin, notre analyse initiale de la période couverte par les thèses de doctorat en histoire aux États-Unis reposait sur des données que l'auteur a mises à jour depuis. En outre, l'opposition entre présentisme et court-termisme n'est en réalité peut-être pas aussi nette : le présentisme, par essence, réduit l'horizon temporel à l'horizon immédiat. Tous les professeurs d'histoire (encore une fois, au moins dans le monde anglophone) en poste actuellement constatent que les étudiants s'intéressent de plus en plus au XX^e siècle, et de moins en moins aux périodes antérieures. Il s'agit bien là d'une sorte de court-termisme contre lequel la longue durée peut être une arme efficace.

L. Hunt, comme F. Trivellato, élargit notre perspective concernant les causes de la crise en examinant des facteurs que l'on ne discerne pas si l'on s'en tient à l'historiographie seule. Elle a certainement raison de mentionner la baisse du nombre de postes permanents ou menant à un emploi stable pour les historiens (ce qui est d'ailleurs vrai pour d'autres disciplines), la hausse du nombre de professeurs assistants, le déclin relatif de la rémunération et l'augmentation du nombre d'étudiants dans le système d'enseignement supérieur américain comme autant de facteurs aigus et conjugués de pression. Nous ne sommes pas en désaccord sur ce point : nous avons nous-mêmes mentionné les tensions sur le marché du travail comme étant l'une des causes du déclin de la longue durée, au moins en ce qui concerne les États-Unis. Certes, « ni la micro-histoire ni l'histoire culturelle ne sont à l'origine de ces problèmes structurels⁴¹ », mais les différents facteurs se sont conjugués alors que, dans le même temps, sous l'effet de la démocratisation de l'enseignement supérieur, les travaux de recherche portaient de plus en plus sur des sujets relatifs aux préoccupations de groupes auparavant exclus. Une génération d'universitaires formés à l'ère des changements climatiques anthropogéniques, du creusement des inégalités et de l'instabilité financière mondiale est d'ores et

40 - Lynn HUNT, *Writing History in the Global Era*, New York, W. W. Norton, 2014.

41 - Lynn HUNT, « Faut-il réinitialiser l'histoire ? », *Annales HSS*, 70-2, 2015, p. 319-325, ici p. 324.

déjà en train de fixer son propre programme de recherche, certains d'entre eux exploitant pour cela les nouvelles méthodes numériques⁴². L'élargissement spectaculaire du spectre des recherches, citons notamment l'histoire environnementale et l'histoire du capitalisme, laisse penser que nous allons assister à une multiplication des travaux historiques relevant de la longue durée et portant sur des domaines plus vastes.

Notre conception de la longue durée n'est pas celle de F. Braudel, même si elle en partage de nombreuses ambitions. La longue durée n'est pas à nos yeux une « prison » ni un cycle sans fin, pas plus qu'elle n'est un paysage présumé immobile ou un décor statique devant lequel se déroulent les événements du monde. Au contraire, nous voyons la longue durée comme un outil dynamique, flexible et, surtout, critique des récits établis et des institutions en place. Son retour se manifeste dans de nombreux champs historiques et rien ne laisse penser qu'il sera remis en cause par les crises multiples que connaissent les humanités dans le monde. Si, comme L. Hunt l'affirme, nous avons eu « raison de provoquer un débat sur les buts, les méthodes et l'éthique de la recherche historique », alors nous pensons que nos efforts – et ceux de nos collègues émérites qui sont intervenus dans ce dossier – n'auront pas été vains. La résurrection de la longue durée ne peut à elle seule sauver l'histoire, et les humanités de manière générale, de la marginalisation croissante et de la crise de confiance. Mais, comme l'observateur averti des crises qu'était F. Braudel l'aurait sûrement compris, il faut tout faire pour relever ces défis avant qu'il ne soit trop tard.

David Armitage
Harvard University

Jo Guldi
Brown University

Traduction d'Antoine Heudre

